



Vincent Colin sera en
dédicace à la librairie
Les Passeurs de mots,
à Sarzeau, le 21 juillet.

JUILLET-AOÛT 2017 N° 140

Vincent Colin

« Au théâtre, l'administratif a peu à peu pris le pas sur l'artistique »

Du Havre à Bali, le metteur en scène Vincent Colin partage son parcours dans un livre disponible depuis mai. Dix ans après son départ du Théâtre Anne-de-Bretagne, le Sarzeautin règle au passage ses comptes avec la Ville de Vannes.

Le Mensuel : Vous avez écrit *Mon petit théâtre au long cours* pour, dites-vous, « témoigner d'une époque charnière dans la lente dégénérescence du théâtre public ». Qu'est-ce qui a changé depuis vos débuts, dans les années 70 ?

VINCENT COLIN : J'ai la chance d'appartenir à une génération bénie des dieux, celle des Trente glorieuses. Nous étions insoucians, voire irresponsables à l'époque. Le chômage n'existait pas. Je n'ai eu aucun remord à me lancer dans le théâtre après avoir obtenu un diplôme de commerce. Ce serait beaucoup plus difficile aujourd'hui.

L'administratif a peu à peu pris le pas sur l'artistique. Les directeurs de théâtre ne sont plus des artistes mais des gestionnaires. Ça correspond à un mouvement global de la société. L'argent public est davantage contrôlé et la liberté de création a été réduite. Vous êtes de ceux qui pensent que « c'était mieux avant » ?

Non, ce serait faux de le dire d'ailleurs. Je ne suis pas aigri. Je fais simplement un constat. Il faut faire confiance au talent des gens, c'est le sens de mon livre. La France a une image de pays culturel à l'étranger. On exploite mal ce gisement, alors que ça ne demande pas

un effort financier énorme. C'est simplement une question de rencontres. En voyageant, j'ai appris qu'on pouvait monter des projets très facilement.

Vous étiez en résidence au Théâtre Anne-de-Bretagne (Tab) de Vannes de 2003 à 2007. Dans votre parcours, que représente cette « escale » ?

Ça a été un choc à mon arrivée. Je rentrais de la Réunion, où il y avait des jeunes partout. A Vannes, je ne voyais que des vieux. Je me suis dit : « C'est avec eux qu'il faut travailler. » J'ai monté une petite troupe de seniors. Se déplacer, frapper dans ses mains en rythme... Tout était compliqué pour eux. Mais ça devenait une matière intéressante. On a mis en scène un spectacle, le public répondait présent. Tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Jusqu'au départ du directeur du Tab. Vous étiez pressenti pour lui succéder, mais la Ville a finalement choisi Gildas Le Boterf. Les artistes inspirent toujours de la crainte, ils sont supposés ingérables. On m'a joué un mauvais tour. Je ne pouvais décemment plus rester.

Vannes est un cas un peu spécial. La ville a un outil magnifique -le Tab-, un super public,

elle est dans une région vivante... Elle a tout pour avoir un rayonnement national. Mais elle a toujours été en retrait, parce que la Ville ne voulait pas perdre la main sur son bébé.

Vous concluez votre livre sur une note mélancolique : « Ecrire sur le sable est le lot des gens de théâtre. » N'oubliez-vous pas l'influence de vos créations sur les spectateurs ?

Bien au contraire. Une pièce, ce sont des souvenirs pour la vie. Ce n'est pas pour rien que mon livre de chevet est *A la recherche du temps perdu*. J'ose espérer qu'il reste des images de mes spectacles dans la tête des Vannetais.

Simplement, c'est toujours une déchirure le soir de la dernière. Le théâtre est un art éphémère. On peut en parler, et c'est tout. C'est sa grandeur et sa limite. Voilà pourquoi c'était pour moi important de laisser une trace avec ce livre. ● Maxime Gouraud



Mon petit théâtre au long cours : 30 escales du Havre à Shanghai, édition L'Harmattan, 270 p., 22 €.